Martine Lani-Bayle, Gaston Pineau
et Catherine Schmutz-Brun (coord.)

HISTOIRES DE NUITS AU COURS DE LA VIE

Préface d'André de Peretti

HISTOIRE De Vie & formation

L'Harmattan

HISTOIRES DE NUITS
AU COURS DE LA VIE

Histoire de Vie et Formation
Collection dirigée par Gaston Pineau

avec la collaboration de Pierre Dominicé (Univ. de Genève), Martine Lani-Bayle (Univ.de Nantes), José Gonzalez Monteagudo (Univ. de Séville), Catherine Schmutz-Brun (Univ. de Fribourg), André Vidricaire (Univ. du Québec à Montréal), Guy de Villers (Univ. de Louvain-la-Neuve).

Cette collection vise à construire une nouvelle anthropologie de la formation, en s'ouvrant aux productions qui cherchent à articuler "histoire de vie" et "formation". Elle comporte deux volets correspondant aux deux versants, diurne et nocturne, du trajet anthropologique.
Le volet ***Formation*** s'ouvre aux chercheurs sur la formation s'inspirant des nouvelles anthropologies pour comprendre l'inédit des histoires de vie. Le volet ***Histoire de vie***, plus narratif, reflète l'expression directe des acteurs sociaux aux prises avec la vie courante à mettre en forme et en sens.

Dernières parutions

Volet : *Formation*

Bernard HONORÉ, *La mise en perspective formative*, 2012.
P. GALVANI, Y. de CHAMPLAIN, D. NOLIN, G. DUBE (coord.), *Moments de formation et mise en sens de soi*, 2011.
Micheline THOMAS-DESPLEBIN, *Les Thomas, une faille nombreuse en milieu rural au XX^e siècle*, 2011.
Marie-Christine JOSSO, *Expériences de vie et formation*, 2011.
Jean-Claude GIMONET (dir.), *Maison Familiale Rurale de Férolles, Les clés du devenir*, 2011.
Martine LANI-BAYLE (dir.), Philippe MONTAIREAU, Carole BUFFA-POTENTE, *André de Peretti, pédagogue d'exception. Regards croisés sur l'homme aux mille et un rebondissements*, 2011.
Gaston PINEAU, Martine LANI-BAYLE, Catherine SCHMUTZ (coord.), *Histoires de morts au cours de la vie*, 2011.
Christine CAMPINI, *Jacques Ardoino, entre éducation et dialectique, un regard multiréférentiel*, 2011.
Pierre LAMY, *D'un quartier ouvrier… aux quartiers de la finance. Itinéraire d'un Montréalais, 1938-1983*, 2010.
Marie-France ROTHÉ, *Vivre avec le mal de mère ou qu'est-ce qui fait courir Julie?*, 2010.
Muriel DELTAND, *Les musiciens enseignants au risque de la formation : Donner le la*, 2009.
Sabine SENE, *Trajets de salariés et bilan de compétences. Quelles trans-formations ?*, 2009.

Martine Lani-Bayle, Gaston Pineau
et Catherine Schmutz-Brun (coord.)

HISTOIRES DE NUITS AU COURS DE LA VIE

Préface d'André de Peretti

L'Harmattan

© L'Harmattan, 2012
5-7, rue de l'Ecole-Polytechnique, 75005 Paris

http://www.librairieharmattan.com
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-336-00371-9
EAN : 9782336003719

Table des matières

Préface, De Peretti André 9
Préambule, Lani-Bayle Martine 15

CHAP. 1- Savoirs de nuit, nuit des savoirs, Lani-Bayle Martine 19

Intermède **:** Bondu Martine 29

PREMIÈRE PARTIE :
VIVRE ET PENSER LA NUIT 31

CHAP. 2- Éloge de la pensée nocturne. Fabre Michel 33
CHAP. 3- Nuits agonistiques. Pineau Gaston 47
CHAP. 4- Nuits tragiques, nuits éthiques. Gomez Jean-François 57
CHAP. 5- La nuit comme un ailleurs où se rejoignent les vivants et les morts. Schmutz-Brun Catherine 69
CHAP. 6- Apprentissage, entre chien et loup. Milet Éric 73

Intermède **:** Viegnes Michel 87

DEUXIÈME PARTIE :
LA NUIT *DE TOUS LES JOURS* ET SA QUALITÉ
AU COURS DES ÂGES DE LA VIE 89

CHAP. 7- Enfance 91

Témoignages d'enfants 91
7.1- **Enfances, histoires de nuits, histoires de morts**. Hugli Michel 99
7.2- **Raconte-moi une histoire de nuit, une histoire de mort**… Mancini Valérie 103
7.3- **Pour une écriture à ne pas dormir debout.** Moëlo Hervé 109
7.4- **Marche de nuit.** Hugli Michel 121

CHAP. 8 – Adolescence et étudiants 125

Témoignages d'adolescents/étudiants 125
8.1- **Récits de vie de nuit chez les adolescents.** Rioux Alain 147

CHAP. 9 – Adultes et inter-âges 157

Témoignages d'adultes/parents 157
9.1- **Apprendre de nuit.** Cariou Youen 163
9.2- **La nuit au cours de ma vie**. Schmutz-Brun Catherine 167
9.3- **Nuits de dune, nuits de lune tissées au fil de ma vie.**
Lani-Bayle Martine 173
9.4- **Carnets de nuits.** Paillard Bernard 177
9.5- **Mais c'était la nuit…** Meca Pedro 181

CHAP. 10 – Passage à la retraite et derniers âges 187

T*émoignages de seniors/grands-parents* 187
10.1- **Régime nocturne et autoformation des dernières étapes de la vie.** Pineau Gaston 203
10.2- **Le temps nocturne, l'insomnie, comme espace d'auto-évolution des personnes âgées.** Woźnicka Elźbieta 219

***Intermède* :** Le Dourneuf Jeanne 229

TROISIÈME PARTIE :
NUITS D'EXCEPTION, EXCEPTION DES NUITS 231

CHAP. 11 – Couleurs et usages de la nuit 233

11.1- **S'il te plaît, dessine-moi ta nuit en couleur.**
Schmutz-Brun Catherine 233
11.2- **Voyage dans la nuit – errance, exploration et création.**
Słowik Aneta 249
11.3- **La longue nuit agitée des anciens appelés d'Algérie. Quelques arguments pour parler d'une "volonté somnolente".**
Chaput Corinne 257

11.4- « **Alors que chacun dort, je veille.** » **L'insomnie amoureuse à travers ses échos ovidiens.** Hunkeler Thomas 263

CHAP. 12- Les professionnels de la nuit 275

12.1- **Mes *1001 nuits* ou le syndrome de Shéhérazade.** Olivier Robert 275
12.2- **Temps de nuits d'une éducatrice spécialisée.** Piemontesi Julie 287
12.3- **Vie claire-obscure d'une nuit infirmière.** Dagrada Marie-Claire 295
Une nuit d'hôpital. Doussin Jean-Claude 303
12.4- **Les Compagnons de la nuit.** Meca Pedro 307
***Nuits de SDF*.** Doussin Jean-Claude 315

CHAP. 13 Pathologies de la nuit 317

13.1- **La maladie de Willis-Ekbom : une maladie pour thésards ?** Le Bars Corinne 317
13.2- **Vivre en étant hypersomniaque et somnambule.** Lorre Laetitia 321
13.3- **Monde nocturne, monde diurne : lorsque les deux se "*mêl*ent-*ang*ent".** Félicie 327

***Intermède* :** Milet Éric 333

***Post-scriptum* :** 1 - Lani-Bayle Martine 335
2 - Pineau Gaston 337
3 - Schmutz-Brun Catherine 341

Épilogue, Trois petites fables pour s'endormir et puis s'en vont… 345

Bibliographie 347

Crédits photographiques ou images

- Bire Nadia : 108
- Boulard Ophélie : 327
- Hamada Yu : 336
- Hugli Michel : 121
- Lani Albert : 31, 93
- Lambot Pierre : 14
- Lani-Bayle Martine : couverture, 19, 41, 46, 89, 91, 92, 111, 172, 176, 248, 262, 274, 338, 344
- Mancini Valérie : 105, 106, 107
- Milet Éric : 18, 336
- Ottenheim Léon : 27
- Schmutz-Brun Catherine : 156, 4e de couverture

Un grand MERCI à Carole Buffa-Potente pour sa relecture et ses patientes autant qu'efficaces corrections, ainsi qu'aux transcripteurs, principalement Manuela Braud et Pierre Lambot (MII Sciences de l'éducation).
Et avec, d'avance, toutes nos excuses aux lecteurs pour les coquilles qui auraient pu échapper à notre tamis…

Préface

André de Peretti[1]

Par Neptune, quel Noème[2] nocturne eurent notamment nos trois nobles Commissaires du Ministère mystérieux de la Nuit, Martine, Gaston et Catherine, pour me notifier, amicalement, d'annoncer les normes sans noise d'un mémorandum, mélancolique ou, mieux, sémillant, surnageant sur le Tsunami de leurs lumineuses et notables Histoires de Nuits au cours de la Vie ?
Oui, quels traits ténébreux à propos de la nuit devrais-je avoir dû deviner et insinuer, peut-être à l'écho de l'« *Oceano nox* » de Victor Hugo, remémorant le « Ô combien de marins, combien de capitaines » et, je résume, se sont « évanouis » ? ou plutôt, quelle annonce des nuées de Lumières de la « Ronde de Nuit » de Rembrandt devrais-je être en mesure d'annoncer, même avant l'heure, en prévention des attentes impatientes des lecteurs ?

Sans doute l'appel qui m'est induit de me borner à quatre pages m'invite-t-il à simplement tenter de redorer le blason sombre des Ombres, en dénotant la noblesse de ce qui est noté, par nos auteurs, se dénouer dans les Nuits : en pansements et soulagements ou formations. Et que ces soins ou empathies soient dûment glanés ou tramés dans les plus humbles demeures ou dans les Hôpitaux ou Cliniques, dans ou auprès des Lits, comme au contact des plus démunis ou sans logis : aussi bien en Suisse qu'en Pologne ou en France, à leur annonce bénédiction !

[1] Né en mai 1916. Polytechnicien, docteur es Lettres et Sciences humaines, psychosociologue, directeur honoraire de programmes à l'INRP (Institut national de recherches pédagogiques), ancien président de la Commission ministérielle sur la formation des personnels de l'Éducation nationale.
[2] En phénoménologie, un noème (du grec *noêma*, la pensée) est un objet intentionnel de pensée (Larousse). Selon Husserl, le noème serait l'objet « intentionnel » des actes de conscience.

Toutefois je ne puis omettre de marquer mon émoi devant les fiers emprunts à tant de poèmes ou de tragédies, depuis Euripide, qui ont été parsemés, avec esprit, par nos auteurs, notamment dans la trame des « Histoires de nuit, Histoires de morts ». Et je peux noter qu'ils émanent d'Ovide ou de Shakespeare, sinon de Shéhérazade et des Troubadours, de Clément Marot et de Ronsard, du « docteur Jivago » ou de Picasso, de Goya et de Saint-Exupéry : par le « Petit Prince », aucun oubli ! Même Nietzsche. Qui lira verra… Mais qui pourra convenir aussi que quoiqu'il en soit, tout doit chanter en nous au nom de la Nuit ! « Poète prends ton luth ! » oui et non, Musset… Chantez ! Chantons ! La Nuit porte aux nues… Non ?

Pour mon compte, ce qui peut, petitement ou culturellement, venir se souvenir nuitamment en moi, ce sont des « Nuits de Chine, nuits câlines, nuits d'amour » que j'ai jadis ouïes plaisamment, dans mes sept ans, en mon Maroc Natal. Et plus encore, entre autres évocations mélodiques, m'émeut indéfiniment « La Nuit » de Rameau, énoncée par des voix enfantines décorées de la Croix de bois ! Et je n'oublie pas la « Nuit obscure » de Saint-Jean de la Croix.
Mais ne puis-je sémantiquement prévenir que je n'aime pas le terme de « nocturne », contrariant mes nuances d'assonances, et trop proche d'« obtus ». Bien plutôt me conviennent, plus fluides, les Nuits, Nuances, Nuées ou Nudités, consonnées par un Nu ! À distance, néanmoins, du pied de nez des Négativités noirâtres, obscures ou obscènes.
Comme vous le revoyez, la consonne N me sied, me provoque même à l'espièglerie, petite fille mutine de la Nuit.

Honnêtement, en la « nonanterie » de mon témoignage, la Nuit me paraît vraiment mériter le tissage lumineux des hommages qui lui sont rendus en cet ouvrage, quels que soient les âges qu'elle ménage. Et je suis prêt, de mon petit côté, à notifier que la Nuit ne m'ennuie ni ne me lèse : même s'il devient normal que je me lève trois fois dans la durée nocturne, comme il en est devenu normal à nous, êtres nonagénaires mais non point somnambules.
Puis-je confier que si j'obtempère volontiers à ces multiples levers hors du lit de nuit, c'est parce que je puis en faire profit, depuis quelques années, pour me rapprocher mentalement, spirituellement, de qui furent mes proches, de mes amis de divers temps, de mes aïeux, au rythme de ma foi. En recherche légère de compagnies et d'humour respectueux. Et j'en souris ! On notera donc que mes vues sur la Nuit restent nuancées de joie malicieuse tant il m'apparaît, soutenu, de chapitre en chapitre, par nos auteurs, que la Nuit diminue et dénoue les nœuds et les nuisances de nombre de nos journées. Il est néanmoins sensé de ruminer au grand jour sur nos nuits anciennes, comme les travaux exemplaires, nourris, de nos amis, nous le rap-

pellent : nous pouvons ressortir éclairés d'une auscultation, du plus loin et de plus près, sur nos rapports mémoriaux avec l'irrationnel de la Nuit.

Mais je n'hésite pas à reconnaître, même en souriant, que la Nuit n'est pas de nature à purement nous enduire de songes plus ou moins étranges et sans portée ni souvenir ni sursaut ou agitation. Pour ma part, je garde, sur mes quatre ans, la mémoire d'une expulsion de ma famille hors de notre demeure au Maroc en suite de tromperies malhonnêtes, qui me plaçait, était-ce vers minuit, j'y songe encore, tête-bêche avec ma sœur de sept ans au bout d'un lit inconnu, avant d'être envoyé avec elle me semble-t-il, au matin, quérir un docteur pour notre cadette de dix mois, Paule-Jeanne, tombée au cours des mouvements de la nuit jusqu'à en perdre la vie… J'évoquerai encore, à onze ans, mes sanglots éperdus sur une couchette d'un paquebot m'éloignant de ma mère pour ce qui allait être, même si je l'ignorais, la durée de mon enfance puis de mon adolescence. Chacun doit avoir dû subir des nuits plus ou moins difficiles, même sans épreuves notoires. Je ne dirai rien sur des nuits de la guerre et de la captivité ou de l'au-delà des déportations. Ni de celles des « anciens appelés d'Algérie » si justement écoutées au cours des pages qui vont suivre.

Quoiqu'il en fut ou qu'il en soit, même alourdie d'insomnies, de cauchemars, de terreurs ou d'épreuves, la Nuit ne peut être laissée du côté des inutilités voire des négativités.
Elle est une compagne que nous ne pouvons répudier ni maudire et qui nous pose des questions sur l'Être et le Devenir (sinon le « Dasein »), quotidiennement !, même par la voix des jeunes, enfants ou adolescents…
Car, pourquoi faut-il, irrémédiablement, qu'à l'oscillation du Jour et de la Nuit, il faille aux Vivants se soumettre à une énigmatique altération de leur conscience, écartée d'évidences de sens ? Énigme mais inéluctable rythme ! Car il y a sommeil, mais il y a éveil ; il y a un corps, mais il y a l'esprit ; il y a des ombres, mais il y a des lueurs…
Du mythe platonicien de la « Caverne » à la « Carte du Tendre », des « cartes sans territoires » n'ont cessé d'être instituées pour nous aider à circuler vaillamment entre les bâillements et les lueurs, à la quête d'intuitions essentielles pour nos vies. Et il est sensé de penser à Pascal ou à Descartes en espérance, surtout s'il faut « se repérer dans un monde sans repères », pour trouver son propre chemin.

Il reste adéquat à chacun de chercher comment se disposer en vue de trouver, intimement, la bonne « voie de la nuit » : sachant ouvrir des « fenêtres » et nourrir ses « fonctions mémorielles » ; se tenant prêt paradoxalement à « mettre à jour la nuit » ; attentif à dialoguer avec les « Muses » pour mieux

se tirer des « Nuits agonistiques » en purifiant son intellect, en sorte de considérer « Hypnos et Thanatos » comme « frères jumeaux » ! Et ce pourrait être même si Apollon et Dionysos, comme la Nuit et le Jour, hors transcendance, mais en une « Naissance de la Tragédie » apparaîtraient, comme pour Jaspers, irréconciliables…
Mais des « accommodements » sont escomptables, et il faut vouloir persévérer dans un « apprentissage de la veille » : sachant, comme nous en alerte Elźbieta Woźnicka, que si « le jour nous nous éduquons par les autres, la nuit est l'espace de l'auto-développement », au-delà des formateurs et facilitateurs.
Il faut n'oublier point, en effet, qu'« au lit, on lit », que « la nuit porte conseil » et qu'on peut effectivement « apprendre de nuit » et rédiger des « carnets de nuit ». Ne peut-on même être conscients, avec Edith Stein, qu'« il y a une lumière nocturne qui ouvre au plus profond un monde nouveau… ? ». Il y a une créativité propre à la nuit. D'accord pour y penser, amis de la nuit !

Et la nuit peut être « drapée » de toutes les couleurs !, « colorée » ou « fauve » (pour les jeunes ?), sombre ou même « noire », comme l'énergie inconnue qui donne de la Masse à la Matière cosmique. Elle peut nous donner des songes pour nos journées !
Plus pragmatiquement, elle nous pourvoit de métiers en clair-obscur, accordés à la vie, et que vous trouverez ci-après honorés nommément, en alternant selon les sexes : infirmière, veilleur, gardienne, médecin, bénévole, policier, pilote et chauffeur… Ou « Compagnons de la Nuit » pouvant succéder à des Collègues du Jour, aux fins d'accompagner, de veiller, de sécuriser, de soulager, de soigner – la santé, pour toutes et tous, est en jeu !
Mais dans leur ombre, on ne peut s'abstraire de mentionner les pathologies idoines de la Nuit : il y a, circulant ou non, des patients insomniaques, hypersomniaques ou somnambules. Et on doit précisément admirer le courage et l'humour qui prévalent dans leur prise en considération et soin par les patients eux-mêmes : notablement dans le cas de « la maladie de Willis-Ekbom, une maladie pour thésards ? ».
Leur exemple nous démontre que toute négativité peut être inversée en une positivité : comme le montre aussi l'art d'utiliser le sommeil ingénieusement prolongé en des « cures », au bénéfice de personnalités troublées ! Plus généralement notre Humanité n'a-t-elle pas su manier habilement des venins ou bactéries en sorte d'en faire des auxiliaires de guérison ?

Je suis clairement enclin à conclure mon « clinamen[3] » de précaire présentation par l'espérance qu'on peut toujours bien faire avec le Sommeil et la Nuit, si on sait en doser les us. Des centaines de pages, ci-après, peuvent le préciser, me dédouanant de mes nuits de notations et d'approbation. La nuit peut, *in fine*, être nantie pour épiloguer (on le verra). En alexandrins complémentaires avec rimes, j'ose énoncer innocemment :

« La Nuit, cette Inconnue » est bien à mettre à nu,
Aux côtés de « l'Homme, cet Inconnu » reconnu…
Mais Ô Rêves qu'avec fièvre je chéris,
Pourquoi, dans mes dires, vous ai-je donc omis ?
…
Il est urgent, en m'excusant, que je m'éclipse,
Mais allégé, et guilleret, sans autre ellipse !

07.08.2012

[3] Dans la physique épicurienne, le *clinamen* est un écart, une déviation (littéralement une *déclinaison*) spontanée des atomes par rapport à leur chute verticale dans le vide, qui permet aux atomes de s'entrechoquer. Cette déviation est spatialement et temporellement indéterminée et aléatoire, elle permet d'expliquer l'existence des corps et la liberté humaine dans un cadre matérialiste.

[4]

[4] Pierre Lambot.

Préambule
Sur la voie de la nuit…

Martine Lani-Bayle[5]

> « La nuit, c'est tous les jours. » Julien Clerc.
>
> « Trop tard, j'ai connu la bonne conscience dans le travail alterné des images et des concepts, deux bonnes consciences qui seraient celle du plein jour et celle qui accepte le côté nocturne de l'âme. » Gaston Bachelard.

Dans le train, alors que j'allais rejoindre à Paris Catherine Schmutz-Brun et Gaston Pineau pour finaliser notre projet sur les histoires de morts[6], je me suis dit qu'il serait dommage de nous arrêter sur nos chemins de recherche dans cette entreprise à trois, fussent-ils sur des territoires ardus.

En effet, cette thématique était née à partir d'un séminaire que j'avais organisé à l'Université de Nantes dans le cadre de rendez-vous annuels d'un samedi de mi-juin et qui, en 2008, avait porté sur « Les Histoires de vie au défi des situations extrêmes ». Tous deux étaient présents et intervenants. J'avais alors remarqué que la plupart d'entre ces derniers avait évoqué le rapport à la mort comme expérience de situation extrême. Pour avoir longuement travaillé sur l'intergénérationnel, j'avais bien entendu relevé qu'il était composé avant tout de l'histoire des morts qui nous constituent. Et que les histoires que nous faisons de nos vies s'appuient beaucoup sur eux et souvent, s'originent d'eux, ceux dont nous procédons en tout cas. Alors les histoires de morts comme la face cachée de nos histoires dites de vie, le pas fut franchi qui nous conduisit à ce premier projet.

Il fut difficile à mener, moralement s'entend, car réactivant de plein fouet en nous ce qui s'apparente à l'impensable ou l'informalisable, en tout cas au souffrant. Mais nous n'imaginions pas qu'il serait, paradoxalement, aussi « facile » de glaner, autour de nous, des textes et auteurs pouvant répondre

---

[5] Professeure en Sciences de l'éducation, Université de Nantes, CREN, www.lanibayle.com

[6] *Histoires de morts au cours de la vie*, L'Harmattan 2011.

de ce délicat projet. Au point d'arriver à un ouvrage bien lourd – dans tous les sens du terme.

Pourtant. Il fallait bien mettre un point final à cette entreprise, comme il en est à nos vies. Mais encore ? C'est alors que dans le train, un autre point aveugle de nos récits de vie m'est apparu : nous y parlons quasi essentiellement de nos jours, or nous vivons tout autant la nuit, dont en général nous ne parlons pas… Pourquoi ? De plus, nous sommes en sciences de l'éducation, et avons été sensibilisée, notamment par Gaston Pineau présent en ces pages, à la dite « dimension nocturne » de la formation : ne serait-ce qu'une métaphore, ou pourrait-on y trouver quelque lueur de réalité ?

Un texte, présent ici, m'avait tout particulièrement pré-sensibilisée à cet aspect : il s'agit d'une étude d'Elźbieta Woźnicka, en Pologne, qui m'avait été confiée à l'occasion d'une autre recherche et qui montre les activités des personnes âgées la nuit, ce qui ne fut pas sans surprendre. Elle y témoigne en effet que ce temps libre informel, en dehors du sommeil, peut être chez les seniors, soit source d'angoisses, avec souvent une fuite dans les somnifères ; soit, *a contrario*, et cela n'est guère connu ou pris en compte, une sphère spontanée d'exercices formateurs et apprenants complétant, voire dépassant, ceux du jour.

Une fois arrivée à notre rendez-vous parisien, je rapportai à Gaston et Catherine cette découverte et ce questionnement sur ce que la nuit, ce lieu informel et floutant les formes, peut nous apporter en termes de formation, ils ont accepté que nous nous lancions dans cette nouvelle aventure, d'investiguer, cette fois, nos histoires de nuit.

Par la suite, présentant ce projet dans le cadre d'un réseau régional travaillant dans la perspective de la « qualité de la vie », j'ai eu idée de rapprocher ces questionnements, en reliant qualité de nuit et qualité de formation le jour : qui a mal dormi arrive bâillant les yeux cernés en cours et n'est pas en bonnes dispositions pour apprendre ; qui a mal dormi n'a pas bien engrangé en mémoire les apprentissages de la veille… : quoiqu'il en soit, la qualité de nos nuits marque celle de nos jours et par là, des apprentissages que nous y réalisons ; ainsi, que nos nuits se révèlent enseignantes elles aussi ou pas, de toute façon leur qualité retentira sur nos formations diurnes.

Croisant ces contextes réflexifs, les hypothèses à explorer ne manquaient pas, contribuant, dans un paysage sans discontinuité ni frontière entre diurne et nocturne, à la mise à jour du présent projet…

– Je songe, en écrivant cela, à l'illustration d'Escher, *Jour et Nuit* (1938), où la transition jour-nuit se fait en écho symétrique en une remarquable continuité-rupture superposable et contrastée. –

Après discussions, nous avons rythmé cet ouvrage en trois parties, les faisant précéder de la parole des personnes ayant accepté d'apporter leur témoignage au regard des questions posées.

De courts intermèdes servent de pont de l'une à l'autre.

La **première partie** est globalisante et théorisante, elle pose le problème en rassemblant des réflexions sur le nocturne.

La **deuxième**, en position centrale, se montre englobante par rapport aux deux autres : il s'agit de montrer comment notre rapport à la nuit fluctue avec le temps et l'âge, et pas seulement avec les événements de vie que nous traversons. C'est une partie plutôt inductive, que nous avons naturellement reliée à la thématique actuelle de la « qualité de vie ». Le souci de celle-ci, en effet, ne concerne pas que nos jours mais nos nuits s'y révèlent déterminantes, les uns pré- autant que rétro-agissant sans cesse sur les autres et pas seulement quand il s'agit d'étudier le rapport à la formation et aux apprentissages, sans que cela ne soit vraiment pris en compte.

Construite chronologiquement en 4 temps, chaque période de cette partie 2 s'origine de témoignages encadrés, qui donneront vie aux réflexions qui suivent. Suivant des opportunités et sans souci d'exhaustivité ni de représentativité, ceux-ci n'ont pas été aisés à récolter, notamment pour les enfants, d'aucuns craignant que derrière nos questionnements, nous ne pistions sans le dire d'éventuelles suspicions de pédophilie. La nuit n'est pas une période neutre, dans les esprits. Nous n'avons également que peu d'adolescents. Ce sont les personnes les plus avancées en âge qui auront été les plus facilement répondantes. Notons enfin que Manuela Braud, étudiante en master, nous a apporté l'opportunité du recueil de témoignages sur 3 générations d'une même lignée.

Compte-tenu de la rareté de tels corpus et de leur intérêt au regard d'une réflexion qui ne saurait se satisfaire ni se construire de seuls apports épistémologiques, nous avons maintenu ces témoignages dans leur intégralité. Leur lecture est en soi apprenante et éclairante, chaque partie, théorique ou empirique, étant le support-reflet ou ombre des autres.

La **troisième** partie s'intéresse à la palette variée des couleurs de la nuit y inclus ses pathologies, à savoir ce que lui apporte la façon dont elle sera vécue voire travaillée ou agie par chacun. Nous savons que le noir n'est pas en soi l'absence de couleur quoiqu'il puisse être considéré ainsi, mais leur absorption : toute la gamme y est donc incluse et convocable par ces ressentis.

Deux temps en alternance quotidienne, le jour, la nuit, et trois mouvements qui nous montreront si la nuit, en relâchant notre contrôle sur

nous-mêmes et le monde, se met ainsi au service de la remontée de nos maux, et/ou devient source de nos mots. Ainsi et quoiqu'il en soit dans cet emmêlement, si elle est source d'une partie de nos plus grands plaisirs dans la vie, la nuit est aussi celle, bien souvent, de nos plus grandes angoisses (on parle alors de « terreurs nocturnes ») et alors même que nous sommes en général allongés à l'ombre de notre conscience : alors, que faisons-nous de ce temps sans emploi calendaire et, en écho sartrien, que fait-il de nous ?

Promenade nocturne

Chapitre 1
Savoirs de nuit, nuit des savoirs

Martine Lani-Bayle

> « Les heures s'écoulent, s'épanchent les unes dans les autres, forment des jours qui à leur tour s'entrelacent, se confondent, tissent avec les nuits un long jour indéfini qui passent du blême au gris rosé, du gris bleuté au gris cendreux, du violet au noir et du noir ------- au rien. Le ciel et la terre basculent insensiblement par-delà les couleurs, ou bien est-ce en deçà ? Le ciel est une soie parcourue d'ondoiements, la terre joue une fugue sans commencement ni fin. » Sylvie Germain.

Chacun d'entre nous fréquente la nuit – période durant laquelle nous sommes tous pareillement aveugles et noirs… –, pendant la moitié environ de nos jours. Pourtant, elle n'est que rarement intégrée en tant que telle dans nos récits de vie. Comme si elle en était un élément neutre, peu susceptible d'en changer le cours, d'y inférer en termes de (trans)formation. Comme si elle n'était le règne que d'un sommeil obligé ou naturel.

Malgré tout, nous avons tous un rapport à la nuit bien différencié, et fluctuant tout au long de la vie, avec des périodes sensibles : les débuts dans

la vie, où le sommeil est fragmenté, souvent difficile à conquérir voire angoissant ; la fin de la vie où il s'éparpille à nouveau et nous échappe de plus en plus ; l'entrée dans l'âge adulte où il est assujetti au rythme du sommeil de leur(s) enfants, plus souvent pour les femmes. Au-delà, c'est globalement le rapport à notre corps qui est particulièrement en jeu pendant la nuit : temps de relâchement des contrôles et de récupération pour l'ensemble de notre organisme en lien avec la fatigue accumulée en période diurne, mais aussi plus spécifiquement pour le cerveau avec la confirmation, notamment, des fonctions mémorielles (fixation de la mémoire courte en moyenne et longue, notamment), y inclus la fonction des différents cycles de sommeil dont celle, controversée, des rêves et périodes dites « paradoxales ». Or, la difficulté à dormir ou l'insuffisance de sommeil peuvent donner lieu, tant à des hypermédicalisations qu'à des épuisements qui retentissent sur l'attention diurne – et donc la formation… Et ces troubles du sommeil sont souvent liés aux problématiques du jour. De fait si l'alternance jour-nuit est temporelle, nous n'avons qu'un seul corps et une seule tête qui les contiennent en permanence autant l'une que l'autre, mêlant inextricablement leurs deux histoires.

Alors par exemple les insomnies, ces moments de la nuit pendant lesquels nous sommes (plus ou moins) éveillés, sans l'avoir voulu, qu'en faisons-nous, comment les occupons-nous ? Et les noctambules, ceux qui, pour diverses raisons, vivent plutôt la nuit, voire travaillent la nuit inversant le rapport habituel, dormant par compensation plutôt le jour, cela change quoi, à leur façon de vivre ? Et ceux qui n'ont besoin que de très peu dormir ? Ceux qui sont plutôt du matin, ou plutôt du soir, dont la réflexion est surtout activée et performante dans ces zones d'entre-deux, en clair-obscur ? Ceux qui habitent dans des zones où le jour l'emporte sur la nuit – ou le contraire – pendant de longues périodes ? Ceux par contre pour qui l'alternance est régulière tout au long de l'année… ? En France en tout cas, nous disons « le jour » aussi pour couvrir 24 heures, donc le jour *et* la nuit, comme nous disons « l'homme » pour l'homme *et* la femme. Dans notre langue, la nuit fait donc partie du jour comme la femme de l'homme… : y aurait-il un « *jourisme* » comme il y a du machisme ?

Pour en avoir le cœur net, nous avons choisi d'interroger notre rapport à la nuit dans nos vies et plus spécifiquement, dans notre rapport à la formation. Nos histoires de nuit se montrent-elles recouvertes et sont-elle diluées, ou non, dans nos histoires de vie/histoires de jour ? En quoi nos nuits peuvent-elles se montrer agissantes dans nos histoires de formation dans lesquelles théoriquement sont explicitement distinguées dimensions diurne et nocturne ? Au bout du conte des « Mille et une nuits » *versus* « Mille et un jours », est-ce la métaphore qui aura le dernier mot, ou son lien avec une certaine forme de réalité… ?

1. De l'origine du questionnement

« Tout murmure dans nos rêves la nuit.
tout murmure
la vie et la mort aussi. » Anaïs (CM1).

Outre l'histoire de ces rencontres régulières rappelées plus tôt, et le lien avec la finalisation de nos travaux sur les histoires de morts, j'ai cité la prise de connaissance, initiatique pour moi en ce domaine, de la recherche de notre collègue polonaise Elźbieta Woźnicka de l'université de Łodź. Cette recherche, présente ici à la fin de la deuxième partie, a été réalisée auprès de 50 personnes âgées de 60 à 87 ans, vivant dans des conditions ordinaires soit chez elles, soit en maison de retraite.

Les 4/5^{e} d'entre elles évoquent des troubles de l'endormissement et/ou du sommeil, 19 utilisent des somnifères, essentiellement à titre de fuite, pour lutter contre l'emprise des soucis et des peurs nocturnes. Celles qui choisissent de leur résister tentent de s'imprégner de sujets joyeux ou relaxants, mettant volontairement à l'œuvre une « pensée positive ».

Mais si, comme le souligne Olga Czerniawska, la position couchée en soi pour qui l'assume repose, détend ou relaxe même celui qui ne dort pas, ce temps peut-il se prêter à être un temps d'éducation, d'autodéveloppement ou d'autocréation ?

D'après les témoignages recueillis, les personnes qui utilisent activement ce moment pensent à leurs propres souvenirs mais aussi aux affaires courantes, prévoient la journée suivante. Avec une différence selon l'âge :

- Les 60-70 ans reprennent en pensée leurs affaires actuelles.
- Les 70-80 ans voient remonter leurs souvenirs d'enfance, ainsi que le temps commun avec le conjoint décédé.
- Les plus de 80 ans pensent plus souvent à leur santé et à leur propre mort. Elles passent déjà, en quelque sorte, « de l'autre côté de la vie ».

Et si les hommes paraissent, d'après leurs dires en tout cas, moins méditatifs la nuit que les femmes, un peu plus de la moitié d'entre eux évoque un sentiment d'autocréation et d'autodéveloppement pendant la nuit, notamment à partir de la reprise de leur propre autobiographie interpellant le passé ce qui, disent-ils, les rend plus calmes et apaisés et leur permet de mieux planifier la journée, la semaine, voire, plus rarement, l'année à venir.

Mais la manière d'aménager ses insomnies reste avant tout liée à ce que la personne peut avoir à disposition, radio, télé, bibliothèque ou revues, et ordinateur comme *fenêtre illimitée* sur le monde. Ce qui permet de mettre à jour 3 manières possibles d'aménager ses incontournables insomnies :

- Lire, écouter, regarder, parler…

- Écouter la radio. Sans plus.
- Seulement regarder la télé.

En termes de formation, une autre démarcation se fait entre les personnes vivant en maison de retraite avec peu de contacts familiaux, et les autres encore chez elles. Les premières n'ont pas de plan à prévoir pour la journée à venir ou les suivantes, car tout est déjà préplanifié pour elles. Rien non plus à transmettre à quiconque. D'où une plus faible propension que les personnes restées à domicile à « profiter » de leurs insomnies.

Une telle recherche montre bien que le développement de la personne s'accomplit non seulement tout au long de la vie, mais par toute la vie et dans tous ses moments, nuits incluses. Et c'est là que le bât blesse en effet, quand la nuit se montre propice aux remontées autobiographiques moins contrôlées que pendant le jour, elle est prompte à en faire ressurgir les souffrances et autres blessures. Pour autant, ajoute l'auteure de la recherche, « en s'analysant elles-mêmes ainsi que leurs progrès, elles apprennent par elles-mêmes. Elles mènent un travail qui, sans l'aide d'enseignants ni de maîtres, sans tomber dans la servitude des institutions, sans engagements envers d'autres, est pour chacune d'entre elles une source possible de découverte. »

Et de conclure : « Ces données permettent de percevoir la personne âgée comme un être aux besoins cognitifs variés, entreprenant des activités limitées dans le but de les réaliser. L'espace de vie se réduisant, une majorité des personnes s'efforce de les élargir… » et pour ce faire, les activités permises par les « fenêtres de la nuit », même quand on est alité, ouvrent des perspectives à reconnaître et développer.

Si j'insiste ici sur cette recherche que l'on pourra retrouver *in extenso* quelques pages plus loin, et qui nous a donné envie d'explorer plus avant de tels résultats, non seulement auprès de personnes âgées, mais à tous âges de la vie, c'est que l'on peut en tirer des conséquences à différents niveaux :

- Déjà dans la reconnaissance de l'importance du temps de la nuit qui, s'il n'est pas inscrit ou peu sur nos agendas, n'en est pas moins agissant sur nous et sur ce que nous faisons de notre vie en général, de notre formation et nos apprentissages en particulier.
- Ensuite sur la reconnaissance de ce temps dans l'aménagement des rythmes de vie et périodes nocturnes, notamment dans les institutions, avec des besoins bien différents selon les âges : en général les dîners sont servis très tôt, le personnel est limité la nuit, le couvre-feu généralisé, les activités proscrites. Alors que, même en silence, certains biaisent ces contraintes et s'occupent…
- Également sur le développement des liens intergénérationnels. *Internet* peut se révéler, en ce sens, un excellent vecteur de rencontre et

d'échange de savoirs : les jeunes, dans un rôle spontané de formateurs, apportent leurs connaissances dans l'utilisation de l'informatique ; les aînés, participant par là à leur éducation, apportent leur expérience, chaque génération stimulant l'autre par les besoins qu'elle a vis-à-vis d'elle. Et chacune se trouvant valorisée en retour, éveillée dans sa curiosité et son utilité.

Quoiqu'il en soit, de nuit comme de jour, cette période de la vie où le passé souvent se réimpose à un présent plus discret et moins actif, est propice à l'utilisation des souvenirs comme forme spécifique de connaissances, source de savoirs, découverte du temps. Cela calme et apaise et peut se montrer profitable pour tous, dans le cadre d'un bien-être partagé, au-delà des temps de la vie. C'est ce que cette recherche propose d'explorer.

2. *La nuit des savoirs*

> « L'humanité vit, sur terre, dans une épaisse nuit, où les événements surgissent, dans un inextricable désordre, comme les songes incohérents d'un dormant. »
>
> Albert Béguin.

Or paradoxalement nous disons, dans le langage courant, *« depuis la nuit des temps… »*, jamais son pendant *« depuis le jour des temps…* » Nuit qui serait ainsi synonyme d'ignorance – fâcheuse réputation accentuée par le fameux mythe de la Caverne que Michel Fabre rappellera plus loin –, ce contre quoi lutterait la *mise à jour*, à savoir en récit. Mais peut-on, de quelque façon que ce soit, **mettre à jour la nuit** – paradoxe des paradoxes ?

Ce qui contraste, symboliquement et dans la lignée de nos pensées des cavernes, le rapport au savoir du jour et de la nuit, peut se formaliser ainsi :

- Le temps diurne est celui de la verticalité, des rapports aux autres et au dehors, de l'objectivité, des idées claires et distinctes, de la vie surplombante de l'esprit et de l'intellect, sous le règne du visuel qui montre les formes. La polarité est positive même si le froid peut l'habiter, ou l'éblouissement la guetter. C'est le temps des apprentissages et des cours, où la vie prend son cours.
- Le temps nocturne son revers est, *a contrario,* celui de l'horizontalité, du rêve et de l'imagination, de la détente des rapports sociaux, avec centration sur l'intérieur et la subjectivité, l'intime et les rythmes biologiques. La direction est vers le bas et la matière, les repères visuels limités par l'obscurité s'estompent sans que les autres sens n'aient le temps de compenser cette perte. La polarité est négative. Soumis au noir chacun devient aveugle et l'expérience se limite à portée de toucher par contact direct proximal ; la connaissance bouclée sur elle-même et non « éclairée » a besoin de 3 dimensions pour

s'exercer *a minima*. Manquent les réceptions-informations extérieures qui s'absentent dans le chemin imperçu des ombres. Pourquoi ne serait-ce pas une chance à saisir, au gré de nos rêveries et autres désirs ?

Par exemple, dans *Les savoirs de la nuit*, Anne Perrault Soliveres évoque ainsi cette période sombre qui ne se limite pas, selon elle, à celle que le temps des horloges délimite régulièrement et que le sommeil emporte en partie : « En toute circonstance, en chacun de nous, la nuit est là, en filigrane, tue mais pas toujours ignorée. Ce non-dit ne peut être assimilé ni à l'inconscient ni au déterminisme de la rationalité. C'est l'occultation de cette part de la nuit en nous qui produit, de déplacements de sens en déplacements de sens, l'embrouillamini qui relie tant d'acteurs du social sur le seuil d'une démarche de connaissance » (2001 p. 10).

Peut-être, ajoute-t-elle, par « peur que cette subjectivité incontournable malmène l'objectivité que nous sommes convenus de désirer ? » (page 11). Ce serait donc la nuit qui nous donnerait à voir, la nuit comme potentiel et univers non (encore) clairement signifié ni surtout académisé ou formaté, « ... nuit, origine de mon questionnement et de mon identité heuristique, métaphore de non-savoir, facilitant l'accès du sujet (soi et l'autre), porte ouverte sur une réflexion éthique, symbolisant les ombres de toute institution » (*op. cit.* p. 17).

Ainsi, « on ne peut pas dire de la nuit qu'elle est marge. Elle est envers du décor, négatif du positif, ombre de la lumière. Elle est le caché, l'inconnu, le tu, le mystère. » Dès lors, « la nuit ne se laisse pas facilement pénétrer, elle nécessite une accommodation de nos outils préprogrammés : nos yeux nos sens, notre rationalité même. Les contours perdent avec elle leurs certitudes, leurs marques assurées. Le flou vient perturber notre connaissance de l'objet, il modifie, transforme et oblige à revoir nos principes, nos codes, nos systèmes. » Et de conclure : « La nuit dans son insaisissable nous apprend l'humilité » (*op. cit.* p. 9).

Mais c'est bien cet aveuglement dans la nuit, paradoxalement, qui nous permet de voir et, par là, d'apprendre – ce qui nourrit la « dimension nocturne » de la formation. Le récit en serait-il une voie, par la « mise à jour » qu'il permet ? Pas si simple. « Le récit rend aveugle », constate Boris Cyrulnik (lors d'une discussion, Les Baux de Provence, 13 mai 2011). En effet, une personne qui devient aphasique et incapable de récit retrouve le sens de la vue et du regard sur le monde. Pourtant ajoute-t-il aussitôt, « c'est le récit qui permet de voir ». Mais il ne permet de voir, et collé aux dires, que ce qui est dit – le texte –, renvoyant le reste du monde, tout le hors-texte mais aussi son contour et surtout son auteur, à l'ombre. Donc à l'imagination, la création des images que l'on ne voit pas. C'est le perpétuel

rapport actualisation/potentialisation, rythmé par la permanente alternance jour/nuit.

Ainsi il ne suffit pas de se trouver en plein jour pour voir, pour que la connaissance soit, d'où l'importance conjointe de la prise en compte de la nuit des savoirs. Ce qu'Edgar Morin appelle la connaissance aveugle ou les « cécités de la connaissance » (premier parmi *Les Sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur,* Seuil 2000), son talon d'Achille. Les connaissances reconnaît-il sont tissées d'erreurs et d'illusions, elles ne font aucunement reculer l'ignorance et persistent d'incontournables et majeures zones d'invisibilité – que la tache aveugle de notre rétine, siège du rassemblement des influx nerveux réceptifs pour leur transmission vers la zone cervicale qui, elle, va seule construire la vision qui donc, ne serait pas sans cette zone aveugle – sans qui nous ne pourrions voir : c'est donc parce que la prise de connaissance du monde est trouée qu'on peut en prendre « un peu » connaissance.

Parfois ces trous prédominent dans notre paysage intérieur, quand certaines connaissances font peur et sont déviées ou barrées : ces « peurs d'apprendre » (Serge Boimare, 1999) ou de savoir (Lani-Bayle, toutes années) laissent la nuit prendre de l'ampleur *sur* ou *dans* nos jours, jusqu'à les envahir totalement.

3. Les savoirs (ou saveurs) de la nuit

> « On raconte encore, Sire, Ô roi bienheureux, qu'autrefois, il y avait… »
>
> Shéhérazade, *La tisserande des nuits*…

Si maintenant nous sortons de la métaphore, qu'elle soit dite noire ou blanche la nuit souffre, aussi, d'une mauvaise réputation généralisée. Dès le départ. Car pour les jeunes enfants et leurs parents, elle est d'emblée une conquête longue et difficile : quand le bébé va-t-il, enfin, « faire ses nuits », à savoir laisser ses parents récupérer du dur défi diurne de l'éducation ?

En effet, la nuit démarre dans la vie à petites doses, rythmées par l'appel de l'estomac ou autres désordres corporels qui iront jusqu'à monter à la tête : les « terreurs nocturnes » n'ont pas leur égal dans le diurne, qui ont tenu éveillé plus d'un, tant l'enfant que son entourage. Tous les remèdes sont convoqués pour tenter d'y pallier : de la loupiote censée environner d'ombres familières rassurantes, jusqu'aux drogues sommées d'assommer les plus récalcitrants.

Pourquoi donc cette période vouée au repos nécessaire du corps et de l'esprit fait-elle autant peur, pourquoi reste-t-elle autant rebelle à assumer ses nécessaires fonctions réparatrices ? Pourquoi le noir peut-il se montrer terrifiant alors que chacun sait que, même s'il ne voit pas, volets fermés, le

décor de sa chambre, celui-ci n'a guère de probabilités de se modifier tout seul hors de son regard ? La *peur dans le noir* est-elle la crainte d'une mise en sommeil de la raison et du surgissement d'une imagination redoutable car incontrôlée, avec débridement de possibles hallucinations ? « J'ai vu une "gueule de la nuit" en plein jour ! », s'effraye Bruno, un voisin.

« Le jour aurait-il pour principale fonction de tenir la nuit à l'écart », questionne J.-B. Pontalis ? (*En marge des nuits*, page 92). Pourquoi ce qui se passe dans sa tête serait-il plus angoissant de nuit que de jour ? Crainte de la perte de contrôle ? De ne pas en revenir ? L'astre lunaire – féminin comme la nuit –, serait-il plus pernicieux que le solaire – masculin comme le jour –, astre diurne qui certes, réchauffe quand il n'est pas obstrué d'une couche d'eau vaporeuse autant que cotonneuse mais aussi brûle et tue – ce dont la lune seule sa sœur serait bien incapable, fors dans les contes. Alors en quoi la scène nocturne, qui nous voit le plus souvent confinés sous une tiède couette sans beaucoup de besoins ni de nécessités, est-elle plus redoutée que son alternant voisin diurne – pourtant source de (presque) tous les vrais dangers ?

Car le problème ne s'arrête pas à la petite enfance où il faut convaincre les jeunes d'aller au lit. Parfois on les en menace, même, quand ils ne sont pas sages, comme s'il s'agissait en soi d'une punition… Non, les adultes aussi restent parfois des naufragés insomniaques de la nuit, certes de façon irrégulière, souvent fonction de la qualité de leurs jours, curieusement. Et de façon imprévisible autant que contradictoire : plus le temps diurne est difficile et nécessiterait repos et récupération, plus le sommeil peut être lui aussi difficile et fuyant. Au contraire quand l'ennui envahit la vie, rien ne stimule et c'est le réveil qui s'oublie… Plus on avance en âge et plus la tâche devient ardue, éparpillée, à petites doses, et pas toujours au moment adéquat – à savoir au plus profond de la vraie nuit, comme pour le bébé (à qui souvent l'on donne le jour la nuit, d'ailleurs). Les deux bouts de la vie une fois de plus se rejoignent, à proximité des limbes.

L'histoire cumulative de nos nuits en construit ainsi, au fil du temps, une représentation qui nous fera, soit leur faire confiance et nous y glisser jour après jour sans appréhension, voire même avec plaisir ou soulagement ; soit reculer autant que possible le moment de les rejoindre au creux des draps, pour s'y débattre *entre chien et loup* avec plus ou moins d'acharnement.

« Les récits visent à porter au jour ce qui demeurait enseveli dans l'ombre et le silence… » remarque Pierre Bergounioux (in *Les Moments littéraires* n° 24, 2010, p. 17), pointant cette incontournable aporie. Ne tueraient-ils pas ainsi l'essentiel de ce qui nous constitue, créant une apparence qui ferait perdre de vue l'essentiel ? À moins que certains

n’inventent, entre chien et loup, une lumière « inactinique », c’est-à-dire respectant la sensibilité de la trace nocturne pour en permettre, à la faveur du jour, par un développement formateur de l’image l’ayant impressionnée à son insu, une révélation point trop voilée ni (dé)voilante ?

Que faisons-nous donc en ce sens de nos nuits, qu’est-ce que nos nuits font de nous ? Que risquons-nous dans ce combat, fors des cernes sous les yeux et force bâillements à étouffer sous nos mains en creux dans la journée ? S’y réapprivoiser, aux nuits, les réhabiliter, serait sans doute une mission salvatrice permettant de relier avec profit, et à tous âges de la nuit, bien-être nocturne et diurne, savoirs nocturnes et diurnes, afin qu’ils se correspondent et se renforcent mutuellement.

Intermède

Martine Bondu[7]

NUIT D'ENCRE

Baie vitrée tournée vers la nuit,
Insomnie.
Traits fins et purs
le pont se dessine
à l'encre de chine.
Supports métalliques faits de hachures.
Sur son dos pas un noctambule
ni somnambule
Arches courbes en points d'interrogation ?
Que de questions...
Léger, il enjambe la Loire
sans dévier sa trajectoire.
Plus loin le fleuve se rétrécit
guidé par le porteplume de la vie,
formant des pleins et des déliés
méandres de mes pensées.
La Loire charrie ses débris
la vie charrie ses soucis.
Comme des points d'exclamation
bougent les mâts des embarcations.
Sur l'onde encres jaunâtres et rougeoyantes
réverbérations de lumières tremblotantes.
L'eau coule, noire d'encre.
Les bateaux ont jeté l'ancre.
Envie d'y tremper ma plume
sans amertume.

[7] Université Permanente, Nantes.

Pas un volatile
silence immobile
Encrier géant
empreintes du temps
qui s'est arrêté.

Laisser une trace
de grâce
Une tache
une rature
Une blessure
Un pâté
que le buvard a absorbé.

Le cœur brisé.
Aléas de la vie,
éponger les soucis.

Nuit d'encre
Sang d'encre.

Toute de nuit enveloppée
Dans les ténèbres je suis entrée.

Première partie

Vivre et penser la nuit

Michel Fabre ouvre cette première partie avec un audacieux et vigoureux *Éloge de la pensée nocturne.* Cet éloge prolonge deux de ses ouvrages précédents : *Penser la formation* (2006) et *Éduquer pour un monde problématique : la carte et la boussole* (2011). Pour lui, vivre le monde problématique contemporain « exige une pensée attentive aux nuances, aux contextes, à l'histoire, une pensée nocturne ». Il situe celle-ci dans la dynamique cosmo-anthropologique diurne/nocturne des régimes de l'imaginaire de Gaston Bachelard et de Gilbert Durand. Il rappelle son enracinement dans la physique d'Aristote, son épanouissement dans les philosophies de l'histoire et de l'herméneutique.

Ici, il nourrit celle-ci de la vision éducative expérientielle de Dewey : *Expérience et éducation*. Cette pensée nocturne expérientielle avec ses trois schèmes principaux – inversion des valeurs du jour, intimité et initiation à des devenirs par cycles ou gestations silencieuses et invisibles – lui paraît constituer la rationalité ouverte pertinente pour *se repérer actuellement entre chien et loup.* En finale, il propose de passer du mythe de la caverne à la carte du Tendre.

Mais la nuit dépasse largement le territoire pourtant très vaste de l'éducation affective et sentimentale. Ce territoire sera abordé par un chapitre érudit de la 3ème partie sur l'insomnie amoureuse à travers ses échos ovidiens (Thomas Hunkeler).

Les titres des autres chapitres de cette première partie pointent des expériences nocturnes d'une sensibilité opposée, noirs reflets éprouvants d'une négativité dont la nuit semble l'archétype : *Nuits agonistiques* (Gaston Pineau) ; *Nuits tragiques, nuits éthiques* (Jean-François Gomez) ; *La nuit comme un ailleurs où se rejoignent les vivants et les morts* (Catherine Schmutz-Brun). Ces nuits ne relèvent pas, de toute évidence, de la carte du Tendre.

Nuits agonistiques tente de faire écho aux sourds retentissements de quatre formes possibles de détresse-limite effrayante pouvant entremêler, du simple au composé, les nuits physiques de perte des sens à des nuits métaphysiques de perte du sens et même d'existence.

Nuits tragiques, nuits éthiques retentit lui aussi *de cassures et fêlures* provoquées par des vécus de nuits de morts. Nuits de morts de tout proche (la mère de l'auteur) confrontées à la déréliction néantisante de « *fabricants de cadavres aux portes de l'enfer* » des fours crématoires (Gradovski). Et Gomez, malgré tout, détecte « de l'ouvert », de l'infini dans ces nuits. À lire, à voir.

« La nuit m'est apparue comme un hors espace-temps étrange, un ailleurs atemporel où se rejoignent les vivants et les morts », développe Catherine Schmutz-Brun avec Georges Haldas et autres auteurs suisses. Elle fait le lien avec notre livre précédent *Les histoires de morts au cours de la vie* (2011). Et apporte *des éclairages sur l'infini étoilé de nos nuits questionnantes.*

La géographie et la chambre noire d'un globe-trotter photographe qui se veut nyctalope (Éric Milet) s'immiscent dans les rapports à la nuit avec le dernier chapitre, *Apprentissage entre chien et loup.* Apprentissages crépusculaires*, aux seuils de nous-mêmes*. Cette expression *entre chien et loup* revient souvent dans d'autres textes. Référence à un entre-deux animalier renvoyant à un vécu entre bêtes sauvages et apprivoisées signifiant l'étrangeté dangereuse et ambivalente des expériences nocturnes. Elles échappent encore largement aux cartographies humaines diurnes. Ce vécu physiologique basique, plongeant dans un monde organique périhumain, initie-t-il une vision spécifique ? Laquelle ? Par quelles initiations auto-écoformatrices ?

GP

Chapitre 2

Éloge de la pensée nocturne

Michel Fabre[8]

« L'humanité aime à penser par contrastes », telle est la première phrase d'*Expérience et Education de* John Dewey (1968). On sait que ce goût du contraste, de l'antithèse, révèle, pour Gilbert Durand (1969), une caractéristique majeure du régime diurne de l'imaginaire dont le platonisme constitue l'archétype. Je rapprocherai la remarque de Dewey de celle qui ouvre *Questionnement et Historicité* de Michel Meyer (2000) : « Les hommes n'aiment guère ce qui est problématique ». En reliant ainsi ces deux *incipit,* je voudrais montrer que s'orienter dans le monde problématique qui est le nôtre exige une pensée attentive aux nuances, aux contextes, à l'histoire, une pensée nocturne. Bref, il nous faut sortir du platonisme qui reste – encore aujourd'hui – le schème dominant de l'éducation. Jadis, Gaston Pineau (1977) avait montré comment le mythe de la caverne inaugurait la pensée philosophique occidentale en plaçant résolument l'éducation sous le schème diurne. Prenant la suite de sa réflexion, j'avais tenté d'esquisser (ici même, en 1995, dans un colloque dont les actes furent publiés dans le n°122 de la revue *Éducation permanente*), une alternative à cette pensée diurne, que je voyais s'inaugurer, dans la *Physique* d'Aristote, comme pensée de la formation.

C'est cette perspective que je voudrais reprendre aujourd'hui à travers le pragmatisme et singulièrement la pensée de Dewey. Prendre au sérieux les exigences et les contraintes d'un monde problématique, c'était la tâche que s'était donné Dewey à l'aube du XX^{e} siècle. C'est encore largement la nôtre, comme je tente de le montrer dans mon dernier ouvrage, *Éduquer pour un monde problématique : la carte et la boussole* (2011). Il faut donc relire Dewey toutes les nuits pour penser la formation dans un monde problématique. Ma thèse est que le monde problématique qui est le nôtre aujourd'hui ne se laisse appréhender que par une pensée nocturne, comme l'est celle du pragmatisme.

---

[8] Professeur en Sciences de l'éducation, Université de Nantes, CREN.

1. Les régimes de l'imaginaire

Revenons aux structures anthropologiques de l'imaginaire de Gilbert Durand (1969) pour cerner, aussi précisément que possible, les caractéristiques des régimes diurnes et nocturnes.

Commençons par rappeler que Durand est un disciple de Bachelard, dont l'œuvre est structurée par les polarités de la rationalité scientifique (le diurne) et par l'habitation poétique du monde (le nocturne). Pour Bachelard, l'homme moderne doit être à la fois savant et poète, mais en des temporalités bien différentes. Il faut chasser l'image poétique sous les concepts et ne pas rationnaliser la rêverie. Sans la raison, le monde serait livré à l'irrationnel mais sans la poésie, il serait inhabitable. Au *cogito* du savant, qui se distancie du monde pour mieux le dominer, il faut donc joindre le *cogito* du rêveur en quête d'harmonie avec le monde et en particulier, avec les matières et les forces du cosmos symbolisées par les quatre éléments : la terre et l'eau, l'air et le feu. Ces deux activités poétiques et scientifiques constituent deux formes d'extrême tension psychique, deux formes de surconscience, c'est pourquoi Bachelard invoque, dans chaque cas, le *cogito*. C'est dire que la poésie n'a rien d'un laisser-aller, elle réclame une attention aussi grande que celle qui prévaut dans les sciences.

Chez Bachelard, la polarité du jour et de la nuit renvoie à la dualité du concept et de l'image. L'imaginaire bachelardien est bien l'autre de la raison mais imaginaire et raison sont, pour ainsi dire, sur le même plan. L'imaginaire de Durand est beaucoup plus radical car il est la source commune de la raison et de la poésie. Ici, c'est l'image qui est première et le concept résulte d'une solidification, d'une réification de l'image. On a en réalité trois phases dans cette genèse : l'image (par exemple un contraste), la figure rhétorique (l'antithèse), enfin la forme logique (la contrariété ou contradiction logique) : « Les syntaxes de la raison – dit Gilbert Durand (1969, p. 84) –, ne sont que des formalisations extrêmes d'une rhétorique baignant elle même dans le consensus imaginaire général ».

Comment se donne cet imaginaire fondamental qui, chez Durand, joue le rôle d'un champ transcendantal, c'est-à-dire d'une condition de possibilité de la poésie comme de la science ?

Dans *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Gilbert Durand tente une classification du monde des images selon un trajet anthropologique qui va des réflexes aux symboles archétypaux en deux grandes polarités de l'imaginaire : le régime diurne et le régime nocturne.

Le régime diurne mobilise les schèmes verbaux de la séparation (opposée à la confusion) et de la montée (opposée à la chute). Il valorise les principes d'identité, de contradiction, de construction. C'est un régime dualiste, voire manichéen, porté à la polémique et dont la figure rhétorique majeure est

l'antithèse. On peut voir, dans la philosophie de Platon et dans la poésie de Victor Hugo, des réalisations typiques du régime diurne. Durand pense que la fonction ultime du régime diurne est de fuir l'irréversibilité du temps dans une sorte de désir d'éternité qui se manifeste par la construction de systèmes philosophiques de types axiomatiques (avec des définitions strictes, des essences) et dans le culte des gestes héroïques qui transcendent le temps.

Dans le régime nocturne au contraire, il ne s'agira plus de fuir le temps mais plutôt de l'apprivoiser. Durand distingue deux formes du nocturne : le nocturne mystique et le nocturne synthétique. J'avoue avoir du mal à me situer dans le versant mystique (que je laisse bien volontiers à Gaston Pineau). C'est la forme synthétique qui m'intéresse, celle qui tente d'apprivoiser le temps en domestiquant le devenir. Elle cherche, dit Durand (1969, p. 224), « un facteur de constance au sein même de la fluidité temporelle ». Ses schèmes verbaux fondamentaux sont « mûrir », « progresser », « revenir » ou encore « recenser ». Durand voit la forme synthétique s'épanouir dans la création musicale, le récit mythique et l'historiographie. Bref, si chaque structure principale de l'imagination dicte une syntaxe et une logique, on comprend que les philosophies dualistes de type platonicien se greffent sur des structures schizomorphes tandis que les philosophies de l'histoire ou de l'expérience (comme celles de Hegel et de Dewey) se greffent sur les structures synthétiques.

J'avais jadis montré, dans *Penser la formation* (1994), que s'esquisse dans la *Physique* d'Aristote une pensée nocturne s'efforçant de domestiquer le devenir comme information d'une matière première dans des processus biologique (la croissance d'un animal ou d'une plante) ou technologique (le processus de fabrication). Cette alternative nocturne devait ensuite s'épanouir dans les philosophies de l'histoire, comme celle de Hegel mais aussi, à partir de Goethe, dans le *Bildungsroman* et également dans l'herméneutique et le pragmatisme. C'est dans cette perspective qu'il faut situer la pensée de Dewey.

2. Pensée nocturne et monde problématique

Je voudrais montrer à présent en quoi le monde problématique qui est le nôtre réclame, pour être pensé, une philosophie nocturne, comme celle du pragmatisme. Et qu'une pensée de l'éducation aujourd'hui ne peut trouver des repères éducatifs que dans l'immanence de l'expérience et sans avoir les ressources d'une pensée diurne avec ses essences, ses idées et ses dualités constitutives.

Qu'est-ce qu'un monde problématique ? C'est précisément un monde crépusculaire où tous les chats sont gris, un monde héraclitéen où tout change sans cesse. Un tel monde ne se laisse pas aborder avec les grosses